

Amedeo Anelli, *Neige pensée* (bilingue : Voghera, LTE, 2020) et *L'alphabet du monde*, trad. Irène Dubœuf (Paris, éd. du Cygne, 2020)

Voici disponibles en français les deux derniers recueils d'Amedeo Anelli, poète et philosophe, génération 1956, fondateur-directeur de la revue « Kamen' » (à savoir “Pierre”, et aussi poème de Mandelstam, 1913 : « Je suis ici, je ne peux faire autrement »). Ils sortent en même temps ou presque, et peu après leur édition originale (italienne), grâce à la traductrice Irène Dubœuf dont on doit admirer la diligence : divine surprise, quand on sait la difficulté qu'il y a à publier toute traduction de poésie qui ne soit pas anglo-américaine, ou d'une œuvre déjà largement popularisée (mettons, de Dante, Góngora, Hölderlin, Pouchkine...) – nous ne le savons que trop.

Si *Neige pensée*, au titre joliment ambigu en français (il ne l'est pas dans l'originale *Neve pensata*) peut laisser supposer, sans volonté critique excessive, une publication-maison (l'éditeur, italien, est celui même de la revue d'Anelli « Kamen' »), la plaquette s'impose par petites touches délicates (« Le soir tombe / comme dans une milonga / de Piazzolla »), *Notenbüchlein* où « la page bruisse » [on suppose : *puisse bruire*, subjonctif ?], envolées plus vigoureuses parfois – telle cette *Course de Pinocchio* qui n'est pas sans rappeler celle formidablement mise en vers par Mariano Bàino (voir dans http://circe.univ-paris3.fr/Poesie_italienne_d'aujourd'hui.pdf, *Pinocchio, moviole*, 2000) –, en revanche *L'Alphabet du monde* présentera, pour le lecteur francophone curieux des Lettres italiennes, une belle introduction à cette poésie qui se veut aussi « pensée ».

L'approche de la traductrice, placée sous l'autorité d'un praticien bien connu, voire célèbre, dont elle rapporte cette formule « traduire est une chose précise » [*sic*], y est un peu plus fermement engagée, comme le poète lui-même « au delà de l'écriture / dans l'écriture / vers l'homme / vers la chose / dans l'inachèvement / de la pleine humanité ». Une sensibilité que l'on dirait – faute de mieux ici – orientalisante, s'y affirme davantage :

À la limite de l'audible
le tilleul me parle
avec ses feuilles au cœur
de la mémoire.

(p. 25)

– enlevez le premier vers, vous avez un intéressant haïku. – Où l'on retrouverait, sous un énigmatique « Les idées sont les portes invisibles du corps », la forme nette du *kamen'* à nouveau :

cette pierre cet emblème du silence.

La section éponyme de ce second ouvrage, “L'Alphabet du monde”, frappe d'abord par son caractère systématiquement adressé (à) ou se rappelant (de) ; autrement dit, transitif et intertextuel, comme beaucoup de textes aujourd'hui, avec une présence constante de l'occasion (Montale) ou corrélatif objectif (Eliot). Le ton se fait alors plus étale, au ras d'un quotidien à la limite du réalisme (« Près du marbre des marches / de la porte : le foin »), ou de ce que j'ai appelé *réalisme habité* peut-être, tout au bord de l'utopie de la prose non romanesque (« Le jaune indistinct dans la brume entre les arbres et la digue à deux pour arracher un chou »), de la confiance (« Les eaux se mélangent comme les rêves »), un murmure. Peut-être, et l'on pense à Italo Testa dans une géographie assez proche, par une sorte de phénoménologie partageable, où « je suis dans ma corporéité, dans mon regard ». Peut-être, vers le rêve d'une réconciliation finale du tout : « comme les remous du fleuve qui répondent au destin » (p. 50 et dernière). On peut refermer le livre en remerciant l'auteur et sa

traductrice, ainsi que les éditions du Cygne qui ne nous auront pas fait attendre des décennies – plusieurs parfois, voir Pascoli – avant de pouvoir lire ces textes.

Jean-Charles Vegliante